

The Muslims are Coming! Islamophobia, Extremism, and the Domestic War on Terror d'Arun Kundnani

Muslim Women : Transnational Feminism and the Ethics of Pedagogy, Sous la direction de Lisa K. Taylor et Jasmin Zine

Valérie Amiriaux

Numéro 252, printemps 2015

Stigmat-machine : altérisation et racisation par le haut

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Amiriaux, V. (2015). *The Muslims are Coming! Islamophobia, Extremism, and the Domestic War on Terror* d'Arun Kundnani / *Muslim Women : Transnational Feminism and the Ethics of Pedagogy*, Sous la direction de Lisa K. Taylor et Jasmin Zine. *Spirale*, (252), 39–41.

Néo-orientalisme et conquêtes néo-impériales

PAR VALÉRIE AMIRAUX

THE MUSLIMS ARE COMING! ISLAMOPHOBIA, EXTREMISM,
AND THE DOMESTIC WAR ON TERROR

d'Arun Kundnani

Verso, 256 p.

MUSLIM WOMEN: TRANSNATIONAL FEMINISM AND THE ETHICS OF PEDAGOGY:
CONTESTED IMAGINARIES IN POST-9/11 CULTURAL PRACTICE

sous la direction de Lisa K. Taylor et Jasmin Zine

Routledge, 330 p.

La lecture parallèle de ces deux ouvrages s'impose. Étudiant les politiques de sécurité post-11-Septembre aux États-Unis et au Royaume-Uni pour le premier, les productions culturelles mettant en scène les musulmans en Amérique du Nord et en Europe pour le second, ils nous conduisent à explorer les effets du discours sur les relations sociales et le politique dans une perspective postcoloniale, avec une finalité commune : penser les termes d'une analyse qui ne se contente pas de dénoncer mais invite à l'action. Kundnani s'interroge sur ce que serait une stratégie efficace de lutte contre la « radicalisation ». Taylor et Zine réfléchissent à une « *pédagogie de la dissidence* ». Leur constat initial est simple : depuis le 11 septembre 2001, les conditions de vie des musulmans, en Europe comme en Amérique du Nord, ont été très directement affectées par la mise en œuvre de la « guerre contre le terrorisme » (« *war on terror* »). Ce changement est vécu quotidiennement par des populations à propos desquelles l'usine à fantasmes tourne à plein régime et qui sont aussi directement touchées par les conséquences pratiques de politiques de surveillance intensifiées en Amérique du Nord comme en Europe (profilage racial, politique du soupçon, circulation de représentations sociales typifiant négativement les musulmans, discriminations, racisme). Les deux ouvrages font des liens entre des politiques étrangères occidentales largement fédérées depuis 2001 sous la bannière de la « guerre contre le terrorisme » et la surveillance de populations considérées comme « à risque » mise en œuvre à l'interne.

GUERRE CONTRE LE TERRORISME : UNE POLITIQUE RACIALISÉE DU CONTRÔLE

Le livre de Kundnani convoque des biographies (personnes arrêtées, parfois condamnées, affaires portées en justice, témoignages) pour revisiter un matériau plus familier, celui de

la littérature officielle et grise produites par experts, chercheurs et personnel des agences de sécurité états-uniennes ou européennes engagés dans la guerre contre le terrorisme depuis 2001. Juxtaposer ces données permet à l'auteur de poser le terrorisme et la violence d'État comme co-constitutifs l'un de l'autre. Invention des conservateurs devenue routine bureaucratique sous Obama, la « guerre contre le terrorisme » a durablement flouté les frontières séparant les domaines de la politique intérieure et de la politique étrangère. La notion de radicalisation est cruciale, dit Kundnani, pour saisir la puissance opérationnelle de la surveillance mise en œuvre dans ce contexte : elle est devenue le prisme à travers lequel les sociétés occidentales regardent les musulmans où qu'ils se trouvent. Les cas états-unien et britannique lui servent d'illustration pour disséquer les étapes et les relais de la circulation des pratiques de lutte contre la radicalisation depuis Londres vers Washington et comprendre la convergence des politiques de contre-terrorisme.

Deux propositions de lecture de la radicalisation islamiste sont accessibles aux publics occidentaux, dit Kundnani. La première est « culturaliste » : l'islam est, comme culte et comme culture, la cause de tous les maux. L'extrémisme et la radicalisation, pour des raisons historiques et théologiques, seraient intrinsèquement liés à l'islam. Le langage de la culture opère ici comme le langage de la race en d'autres époques. Pour les culturalistes (B. Lewis, S. Huntington, M. Romney, G. W. Bush, C. Caldwell), le seul acte politique acceptable de la part des musulmans est de renier leur identité musulmane, à l'instar de Ayaan Hirsi Ali, véritable icône de ce mouvement. Ils ne peuvent, autrement, prétendre exister politiquement. La seconde, que Kundnani qualifie de « *réformiste* », consiste à lire l'extrémisme et l'islamisme comme des perversions du message religieux initial (P. Berman, P. Beinart, R. Leiken, M. Sageman). Les musulmans

doivent donc faire preuve de leur allégeance inconditionnelle aux valeurs libérales occidentales pour se distinguer des « *bad guys* ». Ils sont acceptés à la condition de se désengager d'une lecture politique de leur condition citoyenne (cf. la campagne autour du #Notinmyname). Dans les deux cas, les circonstances et le contexte politiques sont absents du diagnostic comme de l'analyse. La source idéologique est une

À mesure que les événements adviennent, ils trouvent leur place dans la matrice narrative de la guerre contre le terrorisme : la menace se reconfigure sur des fronts non plus seulement lointains et étrangers, mais intérieurs et difficiles à discerner.

explication suffisante, au détriment d'une lecture du rôle des circonstances politiques dans la façon dont les individus font sens de ce qui leur arrive et décideront éventuellement d'agir. Comprendre les causes du terrorisme djihadiste passe pourtant par une analyse des ressorts de la violence commise par les États occidentaux (au Moyen-Orient et « à domicile ») et des politiques d'identité qui en sont au fondement. Le parallèle que dresse Kundnani avec la Guerre froide est à cet égard très éclairant pour comprendre comment la fixation sur l'idéologique disqualifie certains discours (communisme, islamisme) et occulte les contextes qui expliquent leur montée et leur popularité.

Ces deux grilles de lecture convergent parfois, comme à la faveur du script ouvert par les attentats de Madrid et de Londres et de l'apparition de la figure du terroriste domestique (« *homegrown terrorist* »). À partir de 2004, reconquérir l'âme des musulmans, gagner leur cœur et détacher les joueurs locaux (« loups solitaires », djihadistes, « auto-radicalisés ») des agences globales de promotion de l'islam radical relèvent d'une théorie de la contre-insurrection qui se joue autant sur un front international (cf. le discours d'Obama au Caire en 2009) que sur un front domestique (cf. le crime de glorification du terrorisme introduit dans le *Terrorism Act* de 2006). À mesure que les événements adviennent (Kundnani cite l'attentat du marathon de Boston en avril 2013, le meurtre d'un soldat à Woolwich en mai 2013, nous pourrions ajouter les événements de Saint-Jean-sur-Richelieu ou du parlement d'Ottawa en 2014), ils trouvent leur place dans la

matrice narrative de la guerre contre le terrorisme : la menace se reconfigure sur des fronts non plus seulement lointains et étrangers, mais intérieurs et difficiles à discerner. À d'autres échelles qu'à New York (en 2001), à Madrid (en 2004) et à Londres (en 2005), ces événements réactualisent les conditions de l'entretien de la peur et de l'anxiété face à des esprits individuels attirés par une idéologie problématique, celle de l'islam (comme culture ou comme interprétation erronée). L'évitement du politique, montre Kundnani, se poursuit aujourd'hui avec la psychologisation de la djihadisation, grille d'analyse particulièrement active au Québec (mais aussi au Canada) depuis les événements de Saint-Jean-sur-Richelieu ou d'Ottawa. L'islamophobie, racisme structurel contre les musulmans, est présentée par Kundnani comme un produit dérivé de la « guerre contre le terrorisme » qui ne peut être soutenue sans une déshumanisation racialisée des victimes musulmanes de celle-ci. Si la généalogie est complexe, reste centrale l'idée qu'en se concentrant sur la radicalisation islamiste (ses étapes, ses acteurs, « individus auto-radicalisés » ou « cellules », ses cadres d'opportunité, c'est-à-dire la tolérance multiculturaliste, ses facteurs générationnels, etc.) plutôt que sur les causes politiques du terrorisme, les États européens et nord-américains nourrissent l'islamophobie de multiples façons, à coups de surveillance, d'infiltration, de soupçon et de criminalisation.

L'IMAGINAIRE COMME TERRITOIRE À DÉCOLONISER

Poésie, cinéma, pièces de théâtre, livres de fiction et séries télévisées : voilà le matériau à partir duquel Taylor et Zine nous guident dans ce qu'elles appellent une « *politique de la lecture* » ou plutôt de la « *contre-lecture* » (« *reading back* »). La route tracée par les travaux d'E. Saïd ou de G. Spivak est le sillon sur lequel elles s'engagent pour explorer la centralité du genre et de la sexualité dans l'affirmation des logiques d'empires (technologies d'assujettissement, biopolitique, nécropolitique). On découvre ici les effets matériels des pratiques discursives en parcourant les productions culturelles, notamment littéraires et visuelles, à propos des femmes arabes et musulmanes dans des programmes géopolitiques plus larges de guerres et de construction d'empires. Cet orientalisme contemporain se complique, soulignent les codirectrices, par l'apparition sur les scènes artistiques de femmes musulmanes, auteures et artistes, auxquelles la dernière partie de l'ouvrage donne une large place. Elles contribuent à mettre en place les conditions d'une politique de la représentation résistante, décoloniale, dans un espace de création peu accessible à ce qu'elles souhaitent montrer.

Le livre s'organise en quatre séquences qui décrivent les pratiques de lecture féministes anticoloniales et transnationales, puis les politiques de production et de réception (notamment

à propos des populaires « clubs de lecture ») et les perspectives de pédagogies transformatives. La dernière revient sur les productions culturelles à partir des points de vue d'artistes féminines musulmanes. Cette politique du regard et de la lecture résistante incarne la nécessité de penser les moyens de déployer des discours contre-hégémoniques jusque dans les arènes du divertissement et de la culture, où la création entre au service de la mission civilisatrice. Parler est un impératif moral et politique, pour contrer les représentations dominantes, dont la parenté avec l'orientalisme colonial doit toujours être rappelée (le corps des femmes comme métaphore de la conquête coloniale, la lancinante invitation à sauver les femmes de la barbarie) : comment comprendre la persistance des legs de l'orientalisme dans les productions artistiques, tous types confondus ? Quel est son effet sur le quotidien des femmes arabes et musulmanes ? Quelles stratégies politiques et pédagogiques peuvent dissiper ces représentations ? Différents enjeux résonnent avec cette idée d'effet de l'exposition à un « barrage d'images » négatif dans

Parler est un impératif moral et politique, pour contrer les représentations dominantes, dont la parenté avec l'orientalisme colonial doit toujours être rappelée (le corps des femmes comme métaphore de la conquête coloniale, la lancinante invitation à sauver les femmes de la barbarie).

le quotidien des femmes musulmanes, dont la possibilité de se définir comme sujet, alors même que la capacité de contrôle de sa propre image est réduite.

Taylor et Zine écrivent en quelque sorte la partition genrée de la « guerre contre le terrorisme » : aux hommes la question de la radicalisation et de la sécurité (Kundnani), aux femmes les menaces sur l'identité à raison de leurs vêtements et de leur rapport à leur propre corps. On croise dans leur travail les « *native informants* », ces musulmanes figures publiques qui endossent la posture des féministes impérialistes, celles dont Kundnani dit qu'elles sont acceptées car elles ont renoncé à une partie de leur identité. Zine résume l'hypothèse sur laquelle repose le projet : la représentation stéréo-

typée devient complice de pratiques discursives en lien avec la guerre contre le terrorisme qui justifient des conquêtes néo-impériales dont la principale mission est, par l'entremise du complexe militaro-industriel global, de sauver les femmes musulmanes. Comme Kundnani, Taylor et Zine connectent une constellation de scènes sur lesquelles apparaissent les femmes musulmanes et dessinent, par exemple à partir du port du foulard, la cartographie des liens entre surveillance, désir, terreur et résistance (Megan MacDonald). Dans cette généalogie des archives, le regard public transnational est l'agent principal de surveillance. La capacité de la culture populaire et du divertissement à fonctionner comme sites de politisation et de connaissance rejoint la racisation de Kundnani : la vie des femmes musulmanes prend de la valeur seulement à pouvoir être connue, reconnue et consommée par une audience occidentale. La mise en scène orientaliste, sur les écrans et dans les livres, cosigne le script de la guerre contre la terreur. Ce sont des textes didactiques qui instruisent à propos de la différence, mais qui contribuent aussi à l'édi-

fication d'une « *pédagogie du danger* », instituant un récit du sauvetage axé sur la production d'archétypes de la différence. L'anti-orientalisme devient alors pour les auteures un projet pédagogique et politique qui permet de développer des contre-récits face aux images clichés concernant les femmes musulmanes essentiellement présentées comme victimes. Il faut, écrivent-elles, décoloniser textes et images. Et donc nos imaginaires. L'éducation littéraire est une arène cruciale de ce combat (Taylor).

LA RADICALISATION COMME SOLUTION

La lecture croisée de ces ouvrages est édifiante. Les connexions sont démontrées, les faits sont explicités et référencés. Il ne s'agit pas de littérature polémique, mais bien d'un dévoilement de logiques qui dépassent la capacité de lecture ordinaire. Les auteurs rejoignent ici la démarche de Sohail Daulatzai qui,

dans son brillant *Black Star, Crescent Moon: The Muslim International and Black Freedom beyond America* (2013), tricote le lien entre la violence de l'État américain au Vietnam et les interactions de ce même État avec les leaders noirs de l'époque (Malcolm X et Martin Luther King). La radicalisation ne serait-elle pas, *in fine*, la seule solution ? Pour être modéré, écrit Kundnani, il faut oublier l'Afghanistan, l'Irak et la Palestine. On ajouterait volontiers la Syrie, le rapport de la CIA sur la torture et les enquêtes sur la prison de Abu Ghraib. ┘